

sa propre expérience. C'est là le commencement du réalisme marxiste.

La « marche des événements » peut faciliter ou retarder le développement du nouveau Parti. Mais la situation la plus favorable passera inutilisée, si les éléments d'avant-garde ne font pas leur devoir envers la masse, même dans la situation la plus défavorable.

L'allusion à la marche des événements est une abstraction absolument creuse. Avec le même semblant de sagesse on pourrait dire : ce n'est pas le « moment » pour la rupture avec Thorez. Il faut que la marche des événements impose une rupture pareille. On peut aller plus loin et dire : ce n'est pas le « moment » pour la doctrine marxiste, pour le programme communiste. Il n'y a que l'expérience des masses qui peut les mener à la libération.

Mais opposer le marxisme ou le program-

me communiste à l'expérience des masses signifie fouler aux pieds toute l'expérience historique de la classe ouvrière au nom de l'« expérience » de tel ou tel groupement bureaucratique.

La doctrine marxiste et le programme communiste ne peuvent ni planer au-dessus du chaos comme le Saint-Esprit, ni se nicher dans le cerveau de quelques augures. Ils doivent avoir leur corps, c'est-à-dire l'organisation de l'avant-garde ouvrière. Son développement peut dépendre de maints facteurs et circonstances historiques, dont nous sommes loin d'être maîtres. Mais en proclamant la faillite des deux Internationales nous faisons par cela même appel aux ouvriers les plus conscients, les plus décidés, les plus dévoués, en les invitant à se regrouper au sein du nouveau parti et de la nouvelle Internationale.

(8 juin 1934).

Les Soviets partout !

LES MOTS ET LA RÉALITÉ

Rien que cela ! A condition que « partout » signifie non pas seulement à chaque colonne de l'*Humanité*, et sur les affiches et les papillons, mais aussi dans les villes et les campagnes de la France, de l'Europe et du monde entier « Malheureusement, cette répétition monotone n'est que le reflet de l'incapacité absolue du parti staliniste de faire les premiers pas vers la création du premier soviet.

Qu'est-ce que les Soviets ? Ils gravissent trois étapes dans leur développement. Ils commencent par être l'organisation la plus large et la plus efficace du front unique pendant une époque révolutionnaire ou pré-révolutionnaire. Ils deviennent ensuite l'outil principal pour la conquête du pouvoir. Après la victoire, ils constituent l'appareil étatique du prolétariat.

Pour l'instant, il ne s'agit en France ni de la seconde, ni — à plus forte raison — de la troisième étape. Il s'agit de trouver la voie vers la réalisation du premier so-

viet comme organe de défense contre la réaction en marche. On ne peut pas créer ce premier soviet autrement que par le front unique avec les organisations les plus importantes qui s'appuient sur le prolétariat.

Les pauvres stalinistes ont emprunté le mot « soviet » au vocabulaire russe; mais en vérité, ils se moquent bien de l'histoire de la Révolution Russe et de ses leçons.

Comment les soviets ont-ils surgi en Russie? Non par la répétition de la formule « les Soviets partout », ce nom étant même inconnu; c'est la chose qui est venue auparavant, et puis seulement après on lui a donné un nom. C'étaient — oh horreur! — les mencheviks qui les premiers, en 1905, pendant la grève générale, appelèrent à l'élection de représentants des usines pour diriger la lutte. Les bolcheviks adhérèrent à cette initiative et s'entendirent avec les mencheviks (et même avec les socialistes-révolutionnaires) sur le mode d'é-

lection et de travail. Ils entrèrent dans les comités exécutifs sur la base de la représentation proportionnelle, et ils cherchèrent à gagner les soviets par leur politique. A cette époque-là, la théorie du soviet n'existait pas encore.

En 1917 les bolcheviks étaient pour la dictature du prolétariat et des paysans pauvres. Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires voulaient coûte que coûte assurer le pouvoir à la bourgeoisie. Néanmoins, ce furent les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires qui jouèrent le premier rôle dans la propagation et la création des soviets dans les villes, dans les casernes, à la campagne et sur le front. Il ne s'agissait nullement pour eux d'ériger la dictature des soviets; au contraire, ils voulaient à tout prix l'empêcher. Mais pour gagner l'emprise sur les masses en ébullition, pour se créer des leviers de commande, ils furent obligés de créer des soviets.

Et les bolcheviks ? Ils sont entrés dans ces soviets conciliateurs en infime minorité. Ils durent subir bien souvent la discipline des soviets dans l'action, c'est-à-dire la discipline des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires. Que signifiait leur attitude sinon l'application de la politique du front unique avec ses inconvénients inévitables, mais aussi avec des avantages inappréciables ? Et les bolcheviks, comme on le sait, ne furent pas les dupes de ce front unique puisque ce sont eux qui, huit mois après, s'emparaient de l'Etat.

Douze mois après, on a vu les soviets surgir en Allemagne et en Autriche. Ce sont de nouveaux mencheviks allemands qui fondèrent ces soviets et les dirigèrent. K. Liebknecht et ses amis y participèrent. Malheureusement le Spartakus-bund ne fut ni assez fort, ni suffisamment trempé, pour appliquer la politique du front unique à la façon des bolcheviks russes. Nous savons que la majorité du Spartakus — parfois contre Luxembourg et Liebknecht — voulut souvent anticiper sur les résultats tout faits de la victoire au lieu de préparer celle-ci et de l'assurer par une politique réaliste.

Tels sont les seuls exemples sérieux des

soviets ouvriers. Jamais et nulle part, le parti révolutionnaire n'a créé de soviets par sa seule initiative et par ses propres forces. Les soviets ne sont possibles que dans une époque agitée, mouvementée, turbulente. Et le propre d'une époque pareille est de jeter dans l'arène politique des masses qui dépassent dix fois, vingt fois, cent fois les forces propres du parti révolutionnaire seul. Par leur pression presque physique, ces masses forcent des organisations réformistes, opportunistes, ou centristes, à s'engager dans la voie des soviets pour ne pas sombrer dans le gâchis. C'est dans cette situation que la direction marxiste doit trouver le point d'appui d'Archimède pour bouleverser le monde avec le levier du front unique!

Et de toute cette puissante dialectique de l'action des masses, les pauvres stalinistes ne dégagent que le nom, devenu dans leurs bouches une abstraction stérile : « les soviets partout »... Ces pauvres d'esprit s'imaginent qu'en semant à l'aveuglette ce mot d'ordre toujours et « partout », ils récolteront des soviets en chair et en os. Ils ne récolteront rien sauf leur faillite définitive.

La grande expérience russe, aussi bien que l'expérience allemande, au sujet des soviets ne signifie naturellement pas du tout qu'en France il faille céder aux réformistes l'initiative de la création des soviets. Il ne s'agit pas d'imiter mécaniquement les procédés d'un autre pays et d'une autre période, mais d'en dégager les directives stratégiques. Les réformistes français sont très hésitants à s'engager dans l'arène des Conseils d'ouvriers, de soldats de paysans exploités : ils savent par l'expérience historique à quoi cela peut aboutir. Ils ne veulent pas succomber sous les coups du marxisme révolutionnaire.

Mais ils n'ont pas un choix si large. Ce qui les menace immédiatement c'est de succomber sous les coups du fascisme; l'évidence et l'envergure de ce danger sont suffisamment illustrées par l'histoire toute récente de l'Italie et de l'Allemagne. Conformément à leur nature, les socialistes français hésitent, entretiennent des illusions, essayent de s'esquiver; mais un parti révolutionnaire qui voit clair et qui dit ouver-